LE JEU DE CACHE-CACHE DU TRADUCTEUR ET DE L'ECRIVAIN DANS LE PROCESSUS TRADUCTIF

Crina-Magdalena ZARNESCU*

« L'effacement soit ma façon de resplendir »

Philippe Jaccottet

Abstract: *This title leads, actually, to the ultra-well-known issue of translator's "transparence", subsidiarily bound to his visibility/invisibility. Through his work as "stroller" between two languages, through every analysis, comprehension and reexpression process, the translator is supposed to observe this "in between" status broadened to a complexity and a dynamics which define the dialectic of his ethical silence and of his veiled but deliberate visibility. This paper focuses on this issue which has been largely debated lately in translation studies and which is reconsidered in a new approach required by the dynamics of the translation process itself.*

Keywords: *translator, visibility, invisibility.*

Il me semble que cette citation donnée en exergue à mon ouvrage décrit parfaitement le paradoxe du statut du traducteur, entre anonymat et exhibition de sa signature, entre invisibilité et visibilité. L'histoire de la traduction consigne comme essentiel l'effacement du traducteur puisque garante de la qualité de restitution du texte original, idée que la traductologie traditionnelle a reprise. Par ailleurs, cette attitude peut être regardée comme une dérogation de toute responsabilité vis-à-vis du texte traduit, d'exonération de tout engagement. Il y a des voix qui relient l'invisibilité du traducteur au caractère intraduisible du texte. Pour éviter les pièges d'une indétermination lexicale, d'une ambiguïté sémantique, le traducteur recourt parfois au calque qui conserve finalement le message du texte même si cela appauvrit l'original en lui ôtant sa musicalité implicite dont la forte sémantisation est bien connue. Je pense ici au seul exemple de la Bible soumise à une série d'interprétations, parties des premières traductions, en grec ou en latin, dont on ne saurait apprécier l'exactitude. Fortunato Israël parle dans un entretien sur les problèmes de la traduction des multiples interprétations engendrées par les connotations du nom *Isaac* qui entre en résonnance avec une série de lexies qui portent sur le sens « rire », le même sens que le nom enferme. Il s'agit du chapitre de la Bible où Dieu annonce à Abraham et à Sarah qu'ils auront un fils. Tout au long de ce passage le verbe *rire* revient fréquemment de façon à faire comprendre qu'à partir de cette nouvelle tout le monde rit.

> La tradition interprète le rire d'Abraham comme un sourire et le rire de Sarah comme un rire de doute ou de méfiance. […] Or, j'ai vu que la traduction du rabbinat français dit : « Dieu m'a fait une félicité » au lieu de traduire « Dieu m'a fait rire » ou « a fait rire de moi » ou « me fait rire avec tout le monde », autant de significations possibles du texte biblique puisque la formule employée est très

* Université de Pitesti, crina_zarnescu@yahoo.fr

BDD-A24575 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:56 UTC)

> complexe. […] En face d'un tel problème, j'avoue que je baisse les bras parce que je ne peux traduire tout à la fois : « Dieu a ri de moi », « s'est moqué de moi », ou « je ris avec Dieu » ou « je ris avec le monde. » Je suis obligé de faire un choix qui est très douloureux.» (1990 : 38)

Par ailleurs, la traduction de la Bible dans des pays ayant une religion autre que celle chrétienne, pensons à celle musulmane ou bouddhiste, pose des problèmes de sociolinguistique et de mentalités dont ont parlé Mounin, Vinay et Darbelnet et qui ont un fort impacte sur la vision artistique et son expression. Il s'agit, en fin de compte, d'un vrai art diplomatique en traduction pour introduire, par exemple, le mystère de l'immaculée conception qui est inacceptable dans la vision musulmane. Ou bien traduire le nom de Jésus Christ en chinois où il n'y a pas de signes pour désigner le caractère divin de l'homme.[1] Le choix dont parle F. Israël, issu dans certains cas comme celui-ci d'un grave dilemme d'interprétation, marque la signature du traducteur qui devient visible non pas par orgueil, mais par nécessité. Etant donné le caractère interstitiel de la traduction il se doit d'être à la fois passeur de sens, passeur de cultures et de spiritualité et, dans ce cas qui n'est pas singulier, il ne peut pas se « neutraliser ». Des moines traducteurs Des Saintes Ecritures du Moyen Age s'effaçaient en révérant le précepte de modestie et d'humilité. C'était dans l'esprit de l'époque. Mais cet *effacement*, on s'en rend bien compte, est faux du seul fait que toute cette *translation*[2] d'une langue à une autre et retranscription ou réexpression du texte porte incontestablement sa signature. Il est évident que par ce passage d'une langue à une autre, d'un espace mental à un autre,

[1] *V.* Narcis Zarnescu, « Despre traducerea textului sacru. Identităţi si sintagme generatoare de conflicte în cultura globala » in *Legislatie si Teologie*, Ed. Ro-Rus-Niponica, Constanta, Moscova, Tokyo, 2015, p. 308, et *passim*. « În limba chineză, există, de exemplu, trei caractere diferite pentru a exprima pronumele de persoana a III-a, singular: primul caracter este folosit pentru cuvântul «om» - *Tā* (他), al doilea pentru cuvântul «femeie» - *Tā* (她) și al treilea pentru animale și lucruri - *Tā* (牠). În cazul textului biblic, scriptural, teologii adaugă un al treilea caracter pentru desemnarea lui Dumnezeu – *Tā* (祂). Operaţiunea traductologică este «legalizată» de mecanismele complexe lexicologice ale limbii chineze. Astfel, traducătorii adaugă în faţa caracterului *Yě* (也) radicalul «divinitate», «spirit» - Shì (礻). O dificultate insurmontabilă apare însă la traducerea numelui «Iisus». Cuvântul chinez (Tā, 祂) păstrează dimensiunea divină a personajului, dar nu «traduce» natura omenească a Fiului, « întruparea » Lui ». *En chinois, il y a, par exemple, trois caractères différents pour exprimer le pronom personnel de la III^e^ personne du singulier : le premier caractère est employé pour désigner le mot 'homme' - Tā (他), le deuxième pour le mot « femme » et le troisième pour les animaux et les choses- Tā (牠). Dans le cas du texte biblique scriptural, les théologiens y ont ajouté un troisième caractère pour désigner Dieu - Tā (祂). L'opération traductologique est « légalisée » par les mécanismes complexes lexicologiques de la langue chinoise. Ainsi, les traducteurs ajoutent devant le caractère Yě (也) le radicale « divinité », « esprit » - Shì (礻). Une difficulté insurmontable apparaît dans la traduction du nom « Jésus ». Le mot chinois (Tā, 祂) conserve la dimension divine du personnage, mais ne « traduit » pas la nature humaine du Fils, Sa « réincarnation* ». (n. trad.)

[2] Antoine Berman remarque à propos de la différence *traduction* du français et *translation*, provenue de l'anglais ceci : tandis que la *translation* met l'accent sur l'idée de transfert ou de transport, la *traduction* insiste sur l'énergie qui préside à ce transport, du fait de son étymologie trans-*ductio* et *ducere*. La *traduction* est une activité qui a un agent, alors que la *translation* est un mouvement de passage plus anonyme. Bien plus, *la traduction*, en tant processus et non pas comme produit, contient et dépasse *la translation*. Par le biais de l'allemand *Übersetzung*, le terme de *translation* fait penser plutôt à un transfert, mais aussi à son accomplissement. (1984 :168)

BDD-A24575 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:56 UTC)

le travail du traducteur doit conserver à la fois la richesse sémantique, la musicalité poétique qui font corps commun avec la signification profonde du texte, l'invariant dont parle Riffaterre (1983: 17) (*v*. aussi « le noyau sémantique », « l'hypogramme »). La question est si cela est possible, si on peut tout passer ou si l'on est obligé de renoncer à quelque chose, à sacrifier. Hubert Nyssen observe à juste titre que « le texte n'est pas tributaire des seuls mots, il joue sur l'implicite, touche le sous-entendu, souffle dans le presque rien, pince les connotations, fait entendre une certaine « *petite musique*. » (1991 :11)

Tout texte de grande complexité est, en fait, un ensemble architectural dont tous les éléments sont consubstantiels, se tiennent et, si on renonce à l'un d'entre eux, on arrive à briser l'unité. Pensons à la poésie symboliste d'un Apollinaire, d'un Verlaine ou, peut-être d'un Mallarmé, encore plus difficile. Je ne me demande pas seulement comme Claude Hagège, (1992 : 139) comment traduire en japonais la musique de voyelles nasales des « sanglots longs des violons de l'automne...», mais comment le faire en roumain, langue romane. Ou bien les sonnets de Mallarmé, le *Sonnet en -yx*, par exemple, avec toutes se rimes en –yx, dérivées de « ptyx », animal fabuleux ou désignatif d'un code secret des textes poétiques de Mallarmé ? Il y a toujours dans les tréfonds de chaque langue quelque chose d'inexprimable, d'*intouchable*, traces de *la langue pure* dont parlaient Mallarmé, Hölderlin, W. Benjamin, Steiner, Jakobson, Carles Riba etc., qui s'y trouve « exilée » et que le traducteur cherche à identifier, à révéler et à exprimer comme un trait linguistique et spirituel commun à toutes les langues. On pourrait même inférer que chaque acte traductif est une tentative de fouiller les langues à la recherche de cette essence originaire qui ne cesse de les ressourcer et de les rendre ainsi vivantes. Le qualificatif *d'archéologue de sens* concédé au traducteur n'est pas loin.

Il y a, sans aucun doute, un sacrifice (Efim Etkind, 1982 :12) du fait que le traducteur doit faire le choix d'un trajet signifiant en défaveur d'un autre qui est diminué ou escamoté. Si Lawrence Venuti (1995 : 1,8 et *passim*) parlait dans un premier temps du sacrifice du traducteur, de sa disparition, comme suite obligée du sacrifice d'un niveau du texte à traduire ou, peut-être de « la mort de l'auteur », dans un second temps, il se replie et parle du traducteur comme un acteur important, incontournable et *visible* par le biais d'une perspective géopolitique et culturelle de la globalisation du XXI^{e} siècle. (*ibidem*, p. 305)

Quoi qu'il en soit, je ne devrais pas entrer ici dans les méandres de la traduction d'un texte poétique qui aboutissent souvent à des apories, le traducteur face à un texte qui pose des problèmes à tous les niveaux doit prendre *ses* décisions, faire *ses* choix, accepter *ses* responsabilités qui marquent *son* acte d'identité, donc *sa* visibilité.

Le traducteur rappelle, métaphoriquement parlant, les Robinson de Tournier ou de Giraudoux (« Suzanne et le Pacifique »), et non pas celui de Defoe, qui « traduisent » leur île en lui révélant les mystères et en se découvrant eux-mêmes dans cet espace étranger qui leur fait perdre l'identité première pour en retrouver une autre, essentielle. Dans ce passage du Moi à l'Autre, le traducteur, le vrai, est un explorateur, un déchiffreur, un archéologue et un architecte. Cette analogie métaphorique quant au traducteur débouche sur deux directions, au moins : l'une menant à la visibilité du travail du traducteur, qui intéresse de plus en plus la traductologie récente, l'autre à sa subjectivité indélébile dont il ne peut pas se débarrasser. Les deux sont liées, c'est bien vrai ! Dans ce contexte, il semble que les anciens principes d'humilité, de transparence, d'effacement du traducteur soient frappés de désuétude de la même façon que la classification (un peu rigoriste) entre sourcier et cibliste devienne inopérante parce que

BDD-A24575 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:56 UTC)

scolastique et immuable. Il ne s'agit pas ici de l'orgueil du meilleur traducteur qui donne la meilleure version. Cela n'existe pas, mais si on parle de modestie alors sa place est ici, dans la conscience de donner une autre variante à un même texte, plus proche de l'intention de l'écrivain en forme comme en esprit, peut-être meilleure que la/les précédente(s), mais qui pourrait à tout moment être dépassée !

Le texte à traduire doit être regardé comme un corps vivant et, virtuellement, en permanente resémantisation, processus qui implique l'auteur et ses potentiels traducteurs. Les retraductions d'un même texte rappellent de nouveaux degrés de compréhension qui font penser aux « rapports de sens insoupçonnés » dont parle Gadamer (1996 : 303). Cette situation est due à l'intervalle qui sépare deux moments historiques, celui où le texte a été écrit et celui où le traducteur avance sa version. Il est souvent difficile de se situer sur les mêmes positions que l'auteur initial, d'avoir les mêmes perceptions qui configurent la même vision existentielle et trouver les équivalences verbales qui appartiennent à la langue cible du même moment historique. La position historique du traducteur l'empêche d'avoir un regard absolument objectif sur le rapport vision artistique-texte-horizon d'attente du public visé de l'époque respective, c'est-à-dire de donner une *copie fidèle* d'un texte du XV^{e} siècle, disons, au XXI^{e} siècle. Ces mots ont leur dosage de relativité, premièrement parce qu'une traduction ne sera jamais une copie qu'en s'exposant à l'incompréhension, deuxièmement, parce que le mot « fidélité » ne dit plus grand-chose et est tombé en dérisoire.

Comme toute entreprise de naturalisation – remarque Barbara Folkart (1991 : 11,12) – l'idéologie de la fidélité finit par devenir une mystification. [...] La traduction ainsi conçue affiche sa prétention de produire du rigoureusement équivalent tout en sécrétant ce « bougé » dont a parlé Annie Brisset. Comme toutes les idéologies bien-pensantes, comme tous les vœux pieux, le mythe de la fidélité et de l'équivalence, le topos de l'effacement du traducteur ont ceci de très néfaste qu'ils occultent le réel.

De toute façon, à l'intérieur de cet intervalle se situe la liberté du traducteur, de par son attitude créative et son empreinte qui s'avère être indélébile. Son statut est de « l'entre-deux », la frontière entre liberté-fidélité, création-reproduction ou recréation étant toujours fuyante, tantôt en expansion, tantôt en retrait et ce mouvement fluctuant définit son attitude. Entre le texte, son auteur et son traducteur s'établit une relation qui se construit réciproquement, mais qui ne finit jamais de se re/construire. Rappelons ici ce mot de U. Eco : «les textes peuvent être infiniment interprétés » (1992 :135) ce qui suppose la capacité infinie du texte d'être traduit, de se (ré)générer. Le processus traductif recoupe un certain sens de l'analyse, de la compréhension et de l'explicitation y comprise et définit ainsi la traduction non pas comme reproduction, mais comme création. L'interprétation étaie tout acte de traduction et lui imprime son caractère dynamique. « Du point de vue phénoménologique, on peut dire qu'il y a véritablement traduction là où il y a défaut d'identité. […] A l'arrivée, le texte se devra de refléter une forme de normalité aux yeux de ses lecteurs. » (J. R. Ladmiral, 2010 : 655) *La forme de normalité* dont parle Ladmiral représente l'aboutissement d'un effort d'interprétation et d'*apprivoisement* de *l'effet d'étrangeté* dans la version traduite pour un public ciblé. « L'effet d'étrangeté doit être identifié, analysé, reconfiguré et renormalisé. » (*idem*). Ladmiral donne l'exemple de l'une des premières variantes du livre *Alice in Wonderland* où le traducteur français, Henri Bué, a trouvé des équivalences pour des jeux de mots en anglais lesquels traduits comme tels en français aurait été dépourvus de tout sens. Cette traduction fonctionnelle propre à la traduction littéraire est le moyen le plus adéquat de réexpression d'un texte original pour venir ainsi à l'encontre des

BDD-A24575 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:56 UTC)

attentes d'un public cible autre que celui de l'original. Le traducteur passe ce que le texte *fait* et non pas ce qu'il *dit* (*v. supra, cf.* Meschonnic) et dans ce changement d'intentionalité se construit le rôle et la visibilité du traducteur. Rarement une interprétation en coïncide avec une autre ce qui débouche sur des versions différentes.
Ce rapport de l'invisibilité à la visibilité du traducteur est repensé dans les ouvrages actuels des traductologues comme émanant de la rencontre des principes traditionnels d'intraduisibilité, donc de reconnaissance de la finitude du texte, de modestie et, donc d'effacement accepté, et des positions récentes où le traducteur a acquis un statut nouveau défini par des responsabilités assumées, théorisant ses choix et énonçant des principes en traductologie. Les traducteurs sont aussi pour la plupart des philosophes herméneutes, psychanalystes, linguistes ou sémioticiens, mais écrivains aussi et ils accompagnent leur acte traductif de tout un arsenal de stratégies et de pistes d'interprétation qui rendent leur acte et position compréhensibles.
Le traducteur recule d'un pas par rapport à l'artiste de la même façon que le traducteur-interprète se place derrière la personnalité dont il traduit le discours. Et l'invisibilité en tant que modestie acceptée doit être comprise dans ces termes. Cela n'infère pas une quelconque attitude servile, ni l'acte traductif comme une reproduction fidèle (on arrive à nouveau à ce terme !) non plus. On est, en effet, « serviteurs de deux maîtres » et cette expression de Franz Rosenzweig, reprise par P. Ricœur, recèle toutes les qualités et les difficultés aussi du statut du traducteur, d'obéir et de se distancer, d'immerger dans les tréfonds de l'incandescent sémantisme pour en émerger et ressusciter les sens cachés dans sa langue. Dans tout ce va-et-vient, la présence de l'ego traducteur est certaine et dire qu'on en fait abstraction est une utopie. On pourrait conjecturer qu'après (auto)réflexion herméneutique, pulsions de l'inconscient et dédoublement – Moi/Autre – le ego du traducteur se replie dans le silence d'un anonymat délibéré, mais ce serait faux. Tout texte traduit devient le produit *partagé* des deux instances, l'auteur et son traducteur, et le dernier reconnaît et s'incline devant l'autorité du premier, mais non pas pour renoncer à sa propre autorité de « passeur » non pas de mots, ni de textes non plus, mais de sens.

> Un traducteur est un écrivain même s'il n'a pas écrit de livre de son cru ; on reconnaît la maîtrise d'une écriture et la conscience que celle-ci, dans le texte, circule et court comme le sang dans le corps. On perçoit qu'il a cherché et trouvé la tonalité du texte, on voit qu'il a su disposer la perspective du temps, qu'il a compris à quels signaux en appeler ; bref, on constate qu'avec sa traduction, il a fait franchir au texte de l'autre cette ligne qui séparera toujours le rédigé de l'écrit. (Éric Buyssens, 1990 : 23)

La traduction comme dialogue présupposé par le destin même de l'œuvre recèle les attributs d'un acte de communication à visée mimétique. L'écrivain et le traducteur deviennent des partenaires et échangent des informations qui peuvent intéresser un public qui n'a pas d'accès direct au texte originel. Je ne voudrais pas quand même insister sur le problème de la traduction comme acte de communication, déjà archiconnu à force d'être débattu. Dans ce contexte, j'aimerais seulement appeler l'aspect pragmatique dont parle Ladmiral qui fonctionne autant pour les textes spécialisés que pour les textes littéraires dont il est ici question. A savoir l'importance du référentiel qui décide finalement de la valeur d'une œuvre littéraire et de ses transcriptions dans une autre langue que la sienne. Ce paramètre qui fait partie de la même *famille* que la réception et l'horizon d'attente est un vecteur de sélection et de qualité qui assure l'audience d'une traduction et donne *droit de cité* au traducteur.

BDD-A24575 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:56 UTC)

Bibliographie

Berman, Antoine, *L'Epreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris, 1984
Buyssens, Éric, *La communication et l'articulation linguistique*, Presses Universitaires de Bruxelles/PUF, 1970
Derrida, Jacques, *Psyché*, Galilée, Paris, 1987
Eco, Umberto, *Les limites de l'interprétation*, Grasset, Paris, 1992
Gadamer, H.G., *Vérité et Méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, José Corti, Paris, 1996
Barbara Folkart, « La traduction et les traducteurs » in *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*, Éd. Balzac, coll. « L'Univers des discours », Québec, 1991
Israël, Fortunato, « La liberté en traduction : la traduction littéraire », in *Actes du colloque international tenu à l'E.S.I.T.*, réunis par M. Lederer et F. Israël, Éd. Didier, Paris, 1990
Ladmiral, J. R., « Le facteur local comme levier d'une traduction pragmatique », in *Méta*, L5, 4, 2010
Ladmiral, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Gallimard, Paris, 1994
Larbaud, Valéry, *De la traduction*, Actes Sud, Paris, 1946
Nyssen, Hubert, « La traduction et les traducteurs. Le point de vue d'un éditeur », in *Traduire l'Europe*, sous la direction de Françoise Barret-Ducrocq, Payot, Paris, 1992
Venuti, Lawrence, *The Translator's Invisibility*, Londres & New York, Routledge, 1995
Zărnescu, Narcis, « Despre traducerea textului sacru. Identităţi şi sintagme generatoare de conflicte în cultura globală » in *Legislaţie şi Teologie*, Ed. Ro-Rus-Niponica, Constanta, Moscova, Tokyo, 2015, The 5th **Global Conference on Ro-Rus-Nipponica - multidisciplinary conference 2015**, Sankt Petersburg, Russian Federation on June 29-30, 2015; http://www.clocate.com/conferences/2015/

BDD-A24575 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.115 (2026-11-17 07:51:56 UTC)